

Llewelyn Powys

13 Août 1884, Dorchester (Dorset)—2 Décembre 1939, Clavadel, Suisse

LLEWELYN, SELON sa femme Alyse Gregory, fut “toute sa vie un adorateur du monde visible.” Il avait vingt-cinq ans lorsqu’il découvrit qu’il était tuberculeux. En 1914 il alla en Afrique remplacer dans sa ferme son frère William (appelé sous les drapeaux), et y découvrit la brutale réalité de la vie. Cela le conduira plus tard à affirmer dans tous ses livres l’ultime suprématie de l’homme et son droit inné à jouir du merveilleux don de la vie. *Peau pour Peau* constitue son œuvre la plus autobiographique. (J.P.)

Retour à la maison¹

A la fin avril je fus suffisamment rétabli pour voyager, et mon frère John vint jusqu’à Davos Platz me chercher pour me ramener à la maison. Je me rappelle que je me tenais à ses côtés dans la rue principale de la ville tandis qu’il regardait autour de lui, consterné, les rangées de silhouettes horizontales étendues le long de sommaires balcons, de chaque côté de la rue. ‘Fichtre’ s’exclama-t-il, ‘on pourrait imaginer Jésus marchant à travers ces rues, suivi un peu en arrière par ses disciples barbus, vénérables, discutant un point délicat de théologie.’

Nous sommes arrivés à Folkestone le Premier Mai, et bientôt nous étions à Montacute.

(...)

Au début, je n’osais pas aller loin. Quel délice d’être de nouveau dans ces champs et ces chemins où l’esprit, non moins que les yeux, était ravivé par la couleur verte! Et après ce long exil dans les montagnes, combien j’étais sensible à l’opulence de ces prairies de basse terre où sous chaque haie les merles au bec jaune d’or sautillaient dans l’herbe fraîche, aussi à leur aise que dans un jardin.

Un matin me trouva cheminant avec John jusqu’au cimetière de Stoke². Nous y avons souvent été, autrefois. Nous aimions bien venir regarder le vénérable tympanum de pierre de Ham au-dessus de la porte de l’église. Bien que recouvert de lichen verdâtre déposé par les siècles, il montrait très nettement le roi Etienne décochant une flèche à sa rivale³, la petite-fille du Conquérant, sculptée par le vieux tailleur de pierre sous la forme d’une lionne faisant retraite. L’énorme pierre avait été sculptée et mise en place lorsque le roi Etienne était encore sur le trône d’Angleterre.

Nous avons trouvé des ouvriers dans le cimetière en train de relever la croix médiévale du village qui, du plus loin que je pouvais m’en souvenir, gisait jusque-là à terre parmi les orties, le long du mur du cimetière, et qui maintenant, grâce à l’énergie du prêtre de la paroisse, allait être de nouveau dressée en ce matin éclatant d’été. On avait déjà préparé une base solide pour l’y placer, et il semblait vraisemblable que lorsqu’elle aurait été réinstallée dans sa nouvelle position, elle serait en état de passer autant d’hivers que le fronton de la porte qui indiquait de façon dramatique le signe du zodiaque du Roi Normand, mort si longtemps auparavant. “Pour pouvoir apprécier la beauté et le pathétique de la chrétienté, il

¹ in *Skin for Skin*, tr. J.Peltier, cf aussi *Peau pour Peau*, tr. M-C Simian, Hatier 1991 pp.43-7

² Stoke sub Hambdon. (Voir *lettre powysienne* n°3, p.46)

³ Etienne de Blois (1135-1155), petit-fils de Guillaume le Conquérant et sa rivale Mathilde ou Mahaut (1102-1167), fille de Henry 1er, femme de Geoffroy V, comte d’Anjou

convient de ne pas trop y croire,” remarqua John. “Quel extraordinaire épisode dans l’histoire de l’humanité que la survenue de ce culte! Comme c’est magnifique et en même temps comme c’est incroyablement mélancolique!” Nous observions les hommes en train de hisser le monolithe. Leurs pantalons—que la poussière de la pierre de Ham avait jauni—frôlaient des roses écarlates qui poussaient le long du chemin. “Il est également étonnant de penser,” dis-je, “que lorsque la croix s’écroulera de nouveau, la chrétienté sera aussi morte que la terre.”

Theodore Francis Powys

20 Décembre 1875, Shirley, Derbyshire—27 Novembre 1953, Mappowder, Dorset

IL EST DIFFICILE de choisir entre les dix romans et autant de collections d’histoires que Theodore Powys écrivit, mais on aimerait attirer l’attention sur les œuvres suivantes, tout à fait représentatives de son art. Sa première publication officielle, *The Soliloquy of a Hermit* (1916), contient en germe toute sa philosophie à venir. L’étape importante suivante fut la publication, en 1923, de trois histoires sous le titre de *The Left Leg*. L’histoire éponyme est typique de ce qui allait suivre: sûreté de ton, clarté de l’intrigue, le thème—la corruption acharnée dans un village du Dorset—, un dialogue efficace et la toute première mention de “Mr Jar”, un être surnaturel qui reparaitra dans d’autres livres. Une de ses œuvres les plus importantes fut *Fables*, 1929, une collection de dix-neuf histoires d’une parfaite unité de ton, et montrant les idées et la philosophie de Powys. Comme d’autres fables, elles prêtent le don de la parole non seulement aux humains, mais à un étrange pot-pourri de créatures, un torchon, une miette de pain, une algue et une pendule, un chapeau, un lapin. Mais ces Fables enseignent plusieurs leçons et donnent matière à réflexion. Après un certain nombre d’autres ouvrages, il décida en 1937 de s’arrêter d’écrire et de vivre paisiblement. Mais ses livres lui survivront, car comme son amie l’écrivain Sylvia Townsend Warner l’écrivait, “ M. Powys n’est pas un écrivain qui convienne à tout le monde, mais je suis certaine qu’il est un écrivain pour la postérité.” Les quelques extraits qui suivent tentent de donner un aperçu du style et des idées de Theodore.⁴ (J.P.)

Sélection

*Monologues d’un ermite*⁵

J’écris au sujet de moi-même. Je suis ce prêtre dont je parle. Quand je parle du prêtre, je veux parler de moi. Je n’ai jamais fait partie du troupeau des brebis, et je n’ai jamais fait le mur; je n’ai jamais appris le latin; je n’ai jamais parlé à un Evêque, ni aidé un Doyen à mettre ses guêtres; je n’ai jamais essayé de convertir quelque jeune femme dans la rue. La Religion, j’en parle dans un livre;—cela n’est pas autorisé, mais sur quoi d’autre pourrais-je écrire? C’est le seul sujet dont je sache quelque chose.

Il y a par contre des choses qui m’intéressent et d’autres que j’aime. J’aime une vieille chaise au siège usé jusqu’au bois; c’est une chaise qui peut raconter sa

⁴ Pour des questions de droits, toutes les traductions sont de J.Peltier. Une référence aux pages correspondantes de l’édition en français est donnée lorsqu’elle existe.

⁵ Tr. de *Soliloquies of a Hermit*, Village Press, 1993, p.9-10

propre histoire; ce qui est solide et intact me terrifie. J'aime un rouleau hors d'usage abandonné dans un champ; mes petits garçons montent avec moi sur une petite colline et jouent à proximité; il est abandonné dans un champ qui appartient à un fermier estropié, un vieil homme faible, chancelant et tout bossu; les outils de la ferme sont tous abîmés et réparés avec de la ficelle, et ce qui est le plus abîmé c'est le rouleau, et c'est pour cela qu'on l'aime le plus. Il vaut beaucoup mieux, j'ai découvert, aimer une chaise qu'une personne; une chaise contient bien plus de Dieu, et Dieu se repose souvent près du rouleau et contemple mes petits garçons en train de jouer et le vieux fermier à sa charrue.

'Mrs. Moggs va voir la mer'⁶

Chaque fois que Mrs. Moggs faisait un cauchemar, il s'agissait toujours de quelque perte d'argent ayant trait aux timbres ou aux mandats, et pendant les nuits d'hiver, quand le vent faisait trembler le lierre, ou en été lorsque la pleine lune l'épiait, elle se réveillait terrorisée, croyant entendre Mr. Hunt lui dire, de la voix brutale qu'il prenait toujours pour s'adresser aux subalternes, qu'elle était



Tombe de Theodore et Violet
sa femme, à Mappowder

une voleuse et une menteuse. Etre traitée de voleuse ne lui importait pas tellement, car elle se rappelait un voleur mentionné dans la Bible, qui était mort en compagnie de Dieu avec la promesse sûre de se réveiller au Paradis, mais elle ne supportait pas la pensée d'être traitée de menteuse.

'Les simples'⁷

Luke ouvrit sa Bible et attendit. Il savait presque par cœur le livre entier, tant il l'avait lu et relu. (...)

L'heure de l'office était venue. Les seules créatures qui semblaient avoir conscience que l'heure était venue étaient les moutons. Ils commencèrent à avancer de concert vers le prédicateur, en le regardant avec des yeux pleins de curiosité. Ils pensaient que c'était une nouvelle sorte de navet fourchu importé d'Allemagne.

Une brebis un peu sotte, plus jeune que les autres, bondit à moins de trois mètres de Luke, puis fit demi-tour et battit en retraite en bêlant. Les autres levèrent leur tête noire et reniflèrent.

'L'Unique Pénitent'⁸

Bien des braves gens se mettraient à sourire s'ils savaient vraiment ce que les voisins pensent d'eux, et à coup sûr, parmi ceux qui le connaissaient, il en était peu—à l'exception de Mr. Jar, le rétameur ambulante—qui ne voyaient pas en Mr. Hayhoe autre chose qu'un nigaud doublé d'un simple d'esprit. Car en effet, il vivait humblement, ne se souciant ni de ce qu'il mangeait, ni de ses vêtements, ni de ce qu'il disait; une seule idée le tenait: celle d'aimer tous les hommes. Jamais il ne parlait aux gens dans le but de les catéchiser, car Dieu choisit Son moment

⁶ Voir aussi 'Mrs. Moggs va voir la mer' in *Mrs. Moggs va voir la mer & autres contes*, tr. P. Reumaux, Hatier, 1990, p.107

⁷ Voir aussi 'Les simples' in *Mrs. Moggs...*, op.cit., p.65

⁸ Voir aussi 'L'Unique Pénitent' in *Dieu et autres histoires*, tr. P. Reumaux, Phoebus 1999, p.118

pour cela, mais il était toujours prêt à aborder les sujets les plus futiles, car qui sait par quelles fissures la joie religieuse peut pénétrer l'âme?

“Un vrai nigaud!” disaient de lui les autres membres du clergé. “J’en arrive presque à croire,” dit un jour le chanoine Dibben en s’adressant au doyen Ashbourne lors d’une réunion cléricale, “que Mr. Hayhoe pense pour tout de bon que les hommes doivent s’aimer les uns les autres.”

“Il oublie les femmes,” répliqua le doyen Ashbourne en tousotant.

‘La Colline et le Livre’⁹

Comme beaucoup de solitaires, une colline est fière et facilement offensée. Elle n’aimerait pas qu’un homme ou bête sache qu’elle a une voix. Et comme les alouettes sont une famille d’écervelées qui ne pensent à rien d’autre qu’à chanter, afin que les poètes puissent faire leur louange, elle préférerait de beaucoup parler aux ajoncs. Dans le passé, on a connu des collines qui se laissaient aller à tenir des conversations avec certaines personnes. Ainsi Empédocle et l’Etna¹⁰ eurent un entretien animé; c’était Empédocle qui était le plus loquace des deux, la colline brûlant seulement du désir de serrer dans ses bras de feu un homme aussi remarquable.

Et puis aussi, lorsqu’on enterra le grand législateur sur le mont Nebo¹¹, la colline qui était consciente de l’honneur de cette inhumation, parla à ce vieux fossoyeur, M. Jar, tandis qu’il était en train de briser le rocher armé de sa pioche et de sa pelle.

Bien souvent une voix mystérieuse se fait entendre et pas seulement par un simple fou, car en ce monde où tout arrive il est impossible de dire qui va se mettre à parler. On sait que les pierres ont une voix, et que des paroles tombent du ciel, la question est donc de découvrir qui parle, afin de lui accorder notre attention et de lui répondre convenablement.

Il arriva ainsi qu’un livre, qu’on avait jeté sur la Colline de Madder pour s’en débarrasser, entendit une voix profonde et calme près de lui et il dut regarder un bon moment autour de lui avant de savoir à qui répondre.

“Je vous aurais adressé la parole plus tôt, Monsieur”, dit la voix—qui n’était autre que celle de la Colline de Madder—“si je ne vous avais pas pris d’abord pour une bouse de vache.”

“Pour ce que M. Pymore, le meunier, pensait de moi,” répondit le livre, “j’aurais très bien pu n’être que ça, un excrément, car il m’a jeté avec tant de rage que je suis tombé sur le dos, grand ouvert au trente-neuvième chapitre¹² du Prophète Jérémie. M. Pymore aurait-il été la papesse Jeanne ou M. Woolston¹³ qu’il n’aurait pu plus me maltraiter; mais puis-je vous demander qui vous êtes, vous qui avez pris si curieusement une personne d’importance telle que moi pour du combustible d’arabe?”

“Je suis la Colline de Madder”, répliqua la voix, qui ressemblait au doux bruissement de l’herbe quand souffle le vent du sud.

⁹ Voir aussi ‘La Colline et le Livre’, *Le Capitaine Patch*, tr. H. Fluchère, Gallimard, 1952, pp.143-5

¹⁰ Philosophe et législateur (5^e siècle avant J.C.) Mourut en se jetant dans l’Etna.

¹¹ Nébo: montagne de Palestine, lieu traditionnel de la mort de Moïse.

¹² Jérémie 39, 16: “Voici, je vais faire venir sur cette ville les choses que j’ai annoncées pour le mal et non pour le bien...”

¹³ Thomas Woolston, déiste du 18^e siècle. Attaqua la version officielle des miracles.